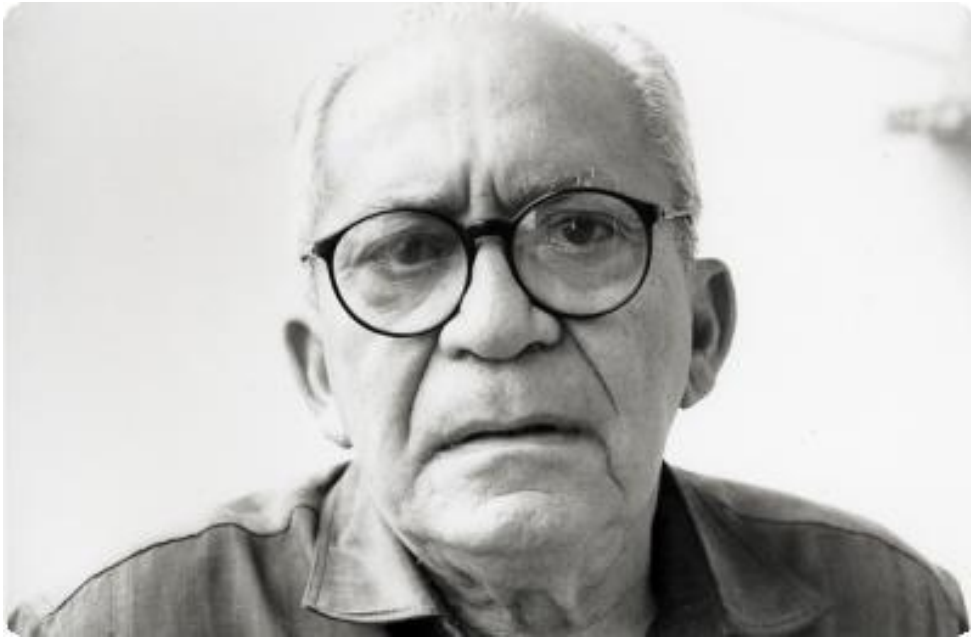


Requiem

Lêdo Ivo

Traduction de Philippe Chéron



OeO (Œuvres ouvertes)

« Un peu profond ruisseau calomnié la mort »

Mallarmé

I

C'est ici que j'attends la venue du silence.

En face de l'arsenal putride
je ne distingue qu'une étincelle
dernier reste des feux.

Comme tous les restes, il a la marque
des choses cachées pour toujours,
des êtres ensevelis au sommet des dunes ;
comme les lettres marquées au fer rouge
sur la croupe d'un cheval volé par un gitan, ou une tache
de naissance
sur la hanche bien-aimée.

Maintenant la nuit descend pour toujours.

Mon regard fatigué suit la pirogue
qui s'éloigne des mangroves.

Une lumière sur le banc de sable. Un crabe dans la vase.

Et la vie s'évapore comme les âmes
dans un ciel qui n'abrite aucun dieu.

Tous les paysages que j'ai vus sont réduits en poussière
sur les cartes postales rongées. Et l'ongle sale, ourlé de

noir,
prend la place de la main ancienne. Les portes successives
des docks remplis de chapelets d'oignons et de sacs de
sucre
se resserrent dans l'obscurité, se réduisent à une seule
porte
insoumise au point du jour.

Face à la mer, sur la Barre San Miguel,
à peine maintenant je le sais :
la journée la plus longue de la vie d'un homme
dure moins qu'un éclair.
On ne célébrera plus le temps
parmi les constellations.
Le ciel et la terre vont s'enfoncer
dans la cendre trompée
des matins dérobés par la mort.
Et tout ce que j'ai aimé s'évanouit.
Le nuage écarlate se pose doucement
entre les maisons en pisé et la mer fendue par les vagues.
L'heure est venue de dire adieu à l'eau noire
qui s'agite dans la brume de la lagune
et au vent planétaire qui sèche les poissons
accrochés aux barres de fer des cabanes
et à la mer « caeté » qui s'est ouverte
au pied des falaises de ma patrie perdue.

L'éternité passe comme le vent.
Seul le temps est éternel. C'est ici que j'ai toujours été
au milieu de mon peuple décimé,
et au-delà des dunes mes mains ont préparé

le bûcher doré d'un étonnant festin
anthropophage. Une nuit de cendres
succède à présent aux clameurs et à la joie.
La mer étouffe tous les naufrages
et tout feu s'éteint, tout feu doré
se traîne et se meurt dans le silence du monde.

Ici, en ce lieu d'eau et de terre de mes naissances
successives,

mon ombre erre au milieu des décombres
des navires perdus ou rêvés.

Et je cherche en vain, dans les eaux outragées,
la chasteté de l'eau claire et intacte,
qui affleure dans la mer quand perce l'aurore
au cœur de la nuit muette.

Ô porte promise à la consolation de la vie,
après tant d'immondices et tant de splendeur !
En cette nuit finale, les bûchers célestes
brûlent tout espoir et enterrent dans la cendre
les rêves insensés des âmes terrestres
et le râle qui abolit tout paradis.

Dans la nuit crématoire, la mort est un bûcher.

II

Au-delà du froid et du chaud
et des cafards impétueux qui se dispersent comme des
pétales
dans la grange abandonnée
et des signes funéraires dans le matin de l'enfance

et des lumières oscillantes des camions qui traversent
lentement les plantations de canne à sucre
en faisant peur aux blaireaux
au-delà des paniers ouverts comme des corolles
pour recueillir le reste du jour mutilé par la haine et la
guerre
loin des nids tombés sur le sol hivernal
et des eaux de ces pluies obstinées qui disparaissent
soudain dans la grande table de la mer rudimentaire
et des légères lunes limpides qui contrôlent le passage des
poissons « curimãs »
il y a un non-espace qui distille la prière et l'espoir
et qui met la solennité et la révérence en fuite.
Au-delà des rêves visités par la mer impatiente
et de l'obscurité fétide des égouts et de la clarté solaire
où nous nous déplaçons étourdis
comme les mouches abruties par la chaleur estivale
une non-dimension nous attend. Le jour
se glisse entre les heures qui s'ouvrent au paysage comme
des fenêtres.
Le bruit du monde atteint le rivage
et entoure les terrasses de sel, les récifs traîtres de
coquillages et les lagunes de sucre.
Au-delà de la réalité il y a d'autres réalités
qui se dédoublent comme des marches. Nos pas
montent et descendent l'escalier, dans le jour misérable
et dans la nuit paisible.
Ce sont comme des rêves tributaires d'autres rêves
ou des fenêtres ouvertes sur la mer.
Nous ignorons où nous sommes. Nous ignorons qui nous
sommes.

Nous ignorons tout, sauf qu'il y a une nuit
pure et vide qui nous attend. Une nuit intouchable
au-delà du feu et de la glace, au-delà de tout espoir.

De la senestre la mort triture
nos rêves d'insectes éblouis
et répand la blancheur de l'eau contenue dans la vase
promis au désastre d'une fleur en morceaux.
La mort, toujours la mort, qui nous importune
avec son bourdonnement de mouche funéraire.

III

J'ai toujours aimé le jour naissant. La proue du navire,
la clarté qui avance au milieu des ombres éparpillées,
le vaste murmure de la vie dans les gares.

Un bûcher de mots fait irruption dans la place.
Un obscur train lacustre traverse la ville.
Le jour déverse les syllabes du monde dans les avenues.

J'ai toujours aimé le tonnerre qui lacère l'après-midi,
la rouille et la pluie, les amours qui s'achèvent,
la fumée qui monte des pneus crevés.

Les jours stupides passent comme les ponts.
Les statues volent comme les oiseaux.
Les portes les plus fermées s'ouvrent comme des lèvres.

J'ai toujours aimé ce qui passe : les taxis pleins,
les trains sifflant, les nuages déchirés
et les feuilles entraînées par le vent.

La grêle fustige les pyramides de la mort.
La porte du bordel claque dans la chaleur.
Un couchant jaune baigne l'arsenal.

J'ai toujours aimé la ferraille, les formes détruites
et devenues puanteur marine avec le temps.
J'ai toujours aimé le charançon caché dans le silo.

La rumeur du torrent éclaire la nuit
et déploie entre les pierres les beaux étendards
d'un rêve qui accompagne un soleil démantelé.

Et j'ai toujours aimé l'amour, qui est comme les artichauts,
quelque chose que l'on effeuille, qui dissimule
un cœur vert impossible à effeuiller.

Dans l'arsenal de San Miguel de los Campos
la mer rend à la mer le butin réclamé
des vertèbres perdues des navires.

J'ai toujours aimé le tonnerre qui réveille les dormeurs,
ma porte grande ouverte à la tempête,
le jour perdant ses écailles comme un poisson.

J'ai toujours aimé le brouillard cachant les paysages,
les mannequins, les épouvantails, les miroirs brisés.
J'ai toujours aimé la rouille, l'érosion et la ferraille.

Les conteneurs sont déposés dans la cale des navires
comme des corbeilles de fleurs.
La ligne séparant la terre de la mer fulgure comme la
foudre.

Dans l'immense balcon du monde règnent les conflits et le commerce.

J'ai toujours aimé les piliers qui supportent les ponts,
les bateaux en partance, les phares et les grues.
J'ai toujours aimé l'Océan et les signaux des sémaphores.

Là où vivent les morts je vivrai un jour,
en cet endroit inexistant que les dieux temporaires
ont réservé aux cendres qui ne sont rien ni personne.

Et j'ai toujours aimé la neige qui tombe sur les platanes
qui bordent la Seine, tandis que les péniches
passent lentement sous les ponts.

Le fourmillement clair des eaux claires
éclate dans le matin sous l'illustre
ciel bleu soutenu par les oiseaux.

J'ai toujours aimé les miroirs des salons de coiffure,
les marchands de fleurs, les kiosques à journaux,
les légumes dans les gondoles des supermarchés.

Le jour est une pièce de monnaie rouillée par les chimères.
Et les ponts tressaillent au passage des bus poussiéreux
qui s'acquittent des migrations de la misère et de la mort.

J'ai toujours aimé écouter les rumeurs du monde :
le bourdonnement doré de l'abeille dans le fumier,
le jour trépidant et le vent vagabond.

La sirène du bateau retentit. C'est l'heure de partir.
Toute porte fermée est un port que doit ouvrir
le vent triomphant qui déchire l'océan.

J'ai toujours aimé la lumière du soleil estropié
qui niche dans les palétuviers, la lumière fluviale du jour
sur les dunes qui la nuit marchent à l'horizon.

Qui possède la clé des songes ouvre n'importe quelle
porte.

Qui navigue en dormant finit par arriver à bon port
et voit dans les navires l'abolition de la mort.

Et j'ai toujours entendu la voix qui m'appelle dans
l'obscurité,
la voix de l'autre rive, provenant des autres mondes
qui se défont dans l'air, léchés par la brume.

J'ai toujours aimé cette voix qui n'est aucune voix,
un murmure du néant, la cendre frissonnante,
le sable qui crisse sur la plage interminable.

Le feuillage de la nuit me couvre quand je dors,
linceul d'un soleil pur qui cherche toujours les ténèbres,
murmure d'une fontaine, pierre blanche d'un mur.

J'ai toujours aimé le temps et l'intempérie,
les termites qui prolifèrent dans la nudité de la matière,
dans les pâles colonies de la nuit dévastée.

Dans le malheur, la chance a voulu
que toujours je me retrouve, même en plein naufrage
qui est toujours l'œuvre du vent.

J'ai toujours aimé ce qui vit dans l'eau noire des
mangroves.

J'ai toujours aimé ce qui naît. J'ai toujours aimé ce qui

meurt
quand la nuit s'abat sur les maisons des hommes.

IV

Les lumières de l'aéroport courent comme des arlequins.
Dans les passages souterrains les trains de marchandises
sifflent
emportant les mannequins qui alimentent les rêves.

Et je suis ce qui part. Et reste. Et vole. Et demeure.
Une lumière de phare divise l'univers.
Ma main cherche dans l'obscurité un corps nuptial.

Je lèche le sel secret des conques entrouvertes.
Le silence immobilisé entre racines et lianes
ouvre une herse solaire dans l'aqueduc.

La fournaise soutient la clarté.
Le jour est un éclair taillé en pièces.
Un cône d'ombre me dissimule à moi-même.

Et le jour passe comme une fourmi. Les jours passent
comme la brise entre les voiles déployées.
Les jours passent et apportent toujours la mort.

A la veille des ténèbres je me dis adieu à moi-même.
Et maintenant la nuit tombe. Elle apporte la cause perdue.
Ma main ne touche plus le corps bien-aimé.

Un soleil noir éclaire la nuit de mon âme
mais je veux l'autre soleil, la grande clarté
du jour matériel qui s'ouvre comme une porte.

Je ne me sens complet qu'avec mon ombre
et le masque de tout ce que j'ai cessé d'être.
Mon soleil inhabitable se lève à tout horizon.

Je ne confie ma frayeur qu'au vent qui souffle.
Il faut être exact et impénétrable
pour être compris par le jour qui passe.

Un vol d'épervier accompagne mes pas
en direction de la vie, en direction de la mort,
sous l'œil indifférent d'un ciel immortel.

Je vois la mort cachée dans un rayon de soleil :
reste de l'embrassement au couchant, nid d'aucun oiseau
et interdiction de vol au-dessus de toute lande.

V

Heureux celui qui part,
et non celui qui arrive dans un port putride.
Heureux ceux qui partent et ne reviennent jamais.

Pourvu que je reste à mi-chemin
et que mon voyage ne s'achève jamais.
Heureux qui ne connaît pas le terminus.

Heureux ceux qui additionnent dans le brouillard,
qui ouvrent les fenêtres quand naît le matin,
qui allument les lumières des aéroports.

Heureux qui traverse les ponts
quand l'après-midi se pose comme un oiseau entre les

gazomètres.

Heureux qui possède une âme distraite.

Heureux qui sait qu'à la fin de la traversée
le Néant l'attend, comme un épouvantail dans un champ
de maïs.

Heureux qui ne se sent à l'aise que dans la perte et le vent.

Heureux qui a vécu plus d'une vie.

Heureux qui a vécu d'innombrables vies.

Heureux qui disparaît lorsque les cirques s'en vont.

Heureux qui sait que toute source est un secret.

Heureux qui aime les tempêtes.

Heureux qui rêve de trains éclairés.

Heureux qui a aimé les corps et non les âmes,
qui a écouté le hululement des chouettes dans le silence de
la nuit.

Heureux qui a trouvé une syllabe perdue sur le gazon
humide de rosée.

Heureux qui a traversé la nuit obscure et la brume
inopportune,
qui a vu naître le feu crépitant dans les grands bûchers de
juin,
le ciel s'ouvrir comme un dais pour accueillir le vol de
l'épervier.

Heureux qui demeure dans les îles périphériques,
enveloppé d'un nuage de fourmis volantes au crépuscule.
Heureux les sédentaires qui un jour ne l'ont pas été.

VI

Les mots me suivent comme des chiens
lorsque je marche au milieu des constellations.
Je suis comme le jour, je nais et je meurs avec la nuit.
Je ressuscite de moi-même et à moi-même je retourne
dans la promesse de l'aurore successive.
Dans le temps circulaire je passe et demeure.
Je me lève et me couche entre les galaxies,
entre deux soleils je bois mon éternité.
Additionné ou divisé, je me multiplie toujours
quand les constellations volent comme des oiseaux dans le
ciel
et que la vérité du monde est gardée dans les cales des
navires.

Je suis le vent qui souffle à Maceió
et la tanche prise dans le corail marin.
La nuit est une porte qui se ferme
à mon passage. Le jour est un atlas maritime.
Avant le sommeil et le rêve j'aspire le silence des
montagnes
et je traverse la frontière où la mort se cache
comme un renard dans la forêt.
Le long du chemin j'ai toujours écouté
le murmure des syllabes de la mer interminable.
A la veille du froid et de la fin des mystères
je me remets à chercher les poutres de l'arsenal
et je ne trouve même pas mon ombre
absorbée par les nuages du couchant écarlate.

La mer avance comme une épée.
Pour cette traversée je n'emporte rien
à l'exception de ce qui est resté de moi,
les débris prouvant mon naufrage.
J'ai marché au milieu de la foule. J'ai entendu la rumeur du
monde
dans la voix du démagogue, dans le reggae retentissant,
dans le cri du vendeur ambulancier, dans les turbines d'un jet,
dans l'imprécation des pauvres impatients à l'arrêt du bus,
dans le murmure amoureux qui éclaire les ténèbres, dans
la pluie fulgurante.
J'ai discuté avec la pierre et j'ai connu
son silence et son épaisseur ; et un arbre d'écume
a fleuri pour moi dans le matin lumineux.
J'ai vu le vent souffler sur les terres inondées
et enlacer la misère du monde.
Tel un bûcheron, j'ai enfermé mon jour et attendu la nuit.
Elle est venue aveugler le fil de la hache inclinée contre le
mur,
et les bûches se sont trouvées stockées sous l'abri jusqu'à
devenir cendre odorante.
J'ai vu le cheval boiteux descendre la colline et hennir à la
lumière des étoiles.
J'ai tenté d'ouvrir la porte qui est toujours fermée.
J'ai traversé les ponts des grandes villes,
respiré l'amour et bu l'univers,
et j'ai revu la mer, substantielle comme le vin et le pain.
J'ai vu les lumières de l'Europe s'allumer
à la lente tombée de la nuit.
J'ai été un homme parmi les hommes, un regard parmi les
regards, et à présent je suis seul.

J'ai toujours été amour dans le lit mémorable
et aujourd'hui ma main errante ne trouve que les ténèbres
là où se trouvait le corps bien-aimé.
Un océan muet m'entoure
blanc comme un linceul.
Et la pluie tombe et lave
les latrines de la mort.

VII

Mer, tambour et marteau, musique et sel de la vie,
grande mer retentissante, me voici auprès de toi !
A côté du pont de l'arsenal qui grince au-dessus des
vagues
j'aspire le silence des poissons qui traversent les tentacules
rouges des coraux,
l'innocence de la lune qui monte dans le ciel pâle, la mer
vigilante qui m'invite à être éternel,
ainsi que la solitude des navires échoués
qui gardent, dans leurs lits de crustacés, les monnaies
perdues lors des naufrages et le cri tardif des mouettes.
Tout ce que j'ai dit à la marée remuante et à la sargasse
rayonnante
fut étouffé par le vent qui nichait entre les moulins
et succéda au silence soudain de la pluie qui tombait dans
l'estuaire et mouillait les ancres avariées des bateaux
conservant dans leurs entrailles rouillées l'odeur mêlée du
sel et du sucre
et le martèlement noir de l'eau.

Dans l'arsenal qui frémit comme un bateau
lorsque les branches ruisselantes atteignent les bancs de
sable
où les rêves des hommes s'agitent dans des cimetières de
chaux
et le cloaque divin absorbe les pluies d'été
je réclame ce que j'ai perdu au cours de la longue
traversée.
Où sont les fous de mon enfance,
les fous qui chantaient et dansaient dans l'asile dévasté par
le soleil ?
Où sont mes navires et la lumière du phare ?

Auprès des vagues qui meurent et qui renaissent,
retour éternel et éternel mouvement,
une fois de plus je t'appelle et tu ne réponds pas.
Je ne vois plus qu'en rêve ton ombre.
Tu t'es sûrement envolée comme un oiseau dans
l'obscurité
et tu es allée par-delà le soleil et le tonnerre furtif
et la clarté de l'eau. Comme tous les morts
tu es maintenant là où tu n'es pas,
en ce non-espace qui exclut tout espoir.
La mort seule enseigne que les anges n'existent pas.
Tout ce que j'ai perdu, je l'ai perdu pour toujours.

VIII

Le jour s'éprend de lui-même
comme un corps nu dans un miroir.

Temps, compromis de l'eau qui s'écoule
dans un fleuve de rumeurs et de désirs.
Hurlement de l'être ! Rougeolement de l'aube
dans le ciel plus haut, dans les nuages qui sont des portes
dans la route glaciale
loin de l'effroi et de l'épouvante.
Et la blancheur du monde, neige et glace
se transmute en sculptures d'albâtre
en hauteur sans vertige.

Sous le blanc ravin des nuages
la terre garde notre détresse.
Et la mort insolente suit les pas
des hommes qui marchent sous le soleil
vers la nuit suprême, vers la mer irrégulière.
Nous n'avons pas hâte de mourir mais déjà
nous mourons dans la journée rapide.
Ici présent, je suis immobile comme l'eau des citernes.
La mort est une aube qui ne sait pas attendre
et qui déferle du ciel limpide
sur le rêve trépidant qu'est la vie.

La sagesse m'a toujours fait défaut.
Au cours de ma vie j'ai peu appris
et maintenant face à l'océan exact et visible, face à la
grande mer prosodique
je ne sais rien de la traversée.
Après tant de voyages, voici la dernière frontière
qu'il me faut franchir.
Un bateau sans timonier se balance sur l'eau visqueuse.
Et je suis la vase noire pleine de miasmes

qui soutient les palafittes de la misère et de la mort,
la vérité de la faim sur des lèvres muettes.
Il m'a seulement été accordé de connaître la pluie
interminable
et ce vent qui entraîne le vent lui-même
dans le jour délirant, dans la nuit irascible.
J'ai vu la marée montante dans la péninsule
et la mer venant à ma rencontre comme une offrande,
la mer femme qui caressait mes pieds.
Il y a une connaissance qui fuit à mon approche
même quand je foule les planches pourries de l'arsenal
et que je cherche dans mon ombre la proue des navires.
Le temps est le maître de la vérité et du mensonge.
Je dis adieu à la fournaise. C'est heure de la venue
de cet oiseau migrateur qui n'apparaît qu'en hiver
et qui perturbe le monde sédentaire de son chant strident.
Ô clarté, adieu ! Je prends congé du soleil,
de la mer incomparable et de la nuit intempestive.
J'ai vécu sans apprendre que tout est perte et passage
et que les effluves marines effacent le nom des navires
et emportent au loin les rumeurs de la vie.
A présent le silence du monde scelle mon âme.
Dans la roseur de l'aube un rayon rouge
vise la nuit obscure.
Distant de moi-même par la mort,
ce coquillage qui ne laisse pas entendre le bruit de la mer,
c'est ici que s'achève, dans la vase noire des marécages,
mon long voyage entre deux néants.

Première mise en ligne le 17 janvier 2011

OeO (Œuvres ouvertes)